

## POÈMES DE LA PRISON

Par Ernst TOLLER

(Traduits de l'Allemand par Alzir Hella et O. Bournac.)

Quand au lendemain de l'armistice éclata la révolution bavaroise, nombreux furent les intellectuels qui se joignirent aux ouvriers luttant pour l'instauration et le maintien de la République des Conseils.

Ils comptèrent des victimes dont le chiffre s'accrut surtout l'échec survenu. Plusieurs d'entre eux furent alors fusillés après une parodie de justice ou tout simplement assassinés.

D'autres, que la mort épargna, sont actuellement enfermés, condamnés à temps ou à vie, à la forteresse de Niederscho-nenfeld.

Parmi ces derniers figure le jeune poète et dramaturge Ernst Toller, auteur des vers ci-dessous qu'il composa dans ses prisons, ainsi que plusieurs drames, dont l'un sera prochainement joué au Grand-Théâtre de Berlin. — A. H.

## Les Nuits de la Prison

Les nuits recèlent des pleurs silencieux

Il semble qu'un timide pas d'enfant frappe ta muraille.  
Tu écoutes, effrayé : Quelqu'un veut-il te serrer la main ?  
Mais, tu le sais, ta main, elle ne rencontre que des pierres.

Les nuits recèlent des défis et des gémissements

Elles recèlent le désir sauvage de la femme  
La détresse de ton sang te fait blêmir et grisonner,  
Et tes rêves sont pleins de fantômes moqueurs !

Les nuits recèlent des chants jamais chantés,

Qui s'épanouissent dans la nocturne rosée comme des  
[papillons de velours

Et qui baisent les choses mystérieuses.

Tu veux les saisir et les voilà envolés

Il n'est pas de chemin qui mène jusqu'à eux  
Et jamais plus tu n'entends leurs mélodies.

## Forêts

Forêts qui vous balancez aux lointains horizons,  
Vous qui vous animez au souffle des soirs,  
Ah ! comme mon désir calmement vous pénètre  
— Minutes surmontant la douleur de la captivité !

Je meurtris mon front contre les colonnes de fer,  
Et mes mains se blessent à secouer leur fièvre.  
Je suis beaucoup plus pauvre qu'un pauvre chien,  
Je suis le cri d'agonie de la bête frappée à mort.

Forêts de hêtres, cathédrales des opprimés,  
Pins, musique du pays natal, consolateurs de la souf-  
[france

Ah ! comme vous tissiez mystérieusement autour de  
[l'enfant plein de béatitude

Le vêtement merveilleux du lointain paysage !...

Quand pourrai-je, embrassé par vos profonds murmures,  
Tendre l'oreille aux cantiques élevés de votre âme ?

## Un prisonnier

tend la main à la mort

D'abord, on entendit le cri de la pauvre créature  
Puis des jurons retentissent à travers les couloirs effa-  
Le chant des sirènes sonne l'alarme, [rouchés  
Et dans toutes les cellules bat le tic-tac de l'horloge des  
[morts.

Qui te poussa, ami, à tendre la main à la mort ?

Les gémissements qu'arrache le fouet ? Les sanglots  
[plaintifs de la faim ?

Les années rongéant notre corps comme un rat les cada-  
[vres ?

Le bruit incessant des pas glissant au-dessus de nos têtes ?

Ou bien la muette raillerie des murs feutrés de douleurs  
Qui nous oppressent comme un cauchemar ?

Nous ne le savons pas. Nous savons seulement que des  
[hommes

Font du mal à d'autres hommes. Qu'aucun pont secou-  
[rable ne relie

Le MOI et le TOI, ces fleuves isolés. Que nous nous per-  
[dons

Dans la nuit de cet édifice et que nous glace un froid  
[mortel.



(D'après un bois gravé de Roger Fry)

## LA TRAITE DES MUSES

Roland Dorgelès aime à conter qu'il vit un jour un vieux territorial graver patiemment de la pointe du couteau sur une pierre du tunnel de Tavannes, près de Verdun, cette phrase épique : « Ma dernière balle pour Mangin ».

Le même Mangin, dit Mangin le Boucher, dit le Broyeur de Noirs, donne lui aussi dans la littérature.

L'Intran a publié récemment la préface qu'il a écrite pour *Notre Carthage*, œuvre posthume de Paul Adam, dont nous respectons l'œuvre littéraire, mais qui eut le tort d'écrire sur la guerre et à propos de la guerre sans avoir combattu.

Dans cette préface, cueillons cette perle :

« Aussi l'auteur de la *Ville Inconnue* n'a-t-il pas été étonné de voir cent-quatre-vingt mille soldats noirs, combattre pendant la grande guerre sous les drapeaux de la France libératrice, etc... ».

Vraiment les généraux allemands étaient plus francs que leur frère Mangin, quand ils parlaient en toute innocence de « matériel humain » !

Peint par lui-même !

« Mais les demi-embusqués, les salauds qui ont été au front le temps d'en obtenir le brevet, ceux dont la troupe se moquait lorsqu'ils se hasardaient à montrer leurs croix aux tranchées, on ne les a pas exclus. Ils sont trop intelligents... et Dieu sait s'il y en a. »

Celui qui écrit ces lignes vous direz-vous, vous, les anciens combattants, qui avez fait des mois et des mois de tranchées et avez ramené votre peau de maintes et maintes attaques, est un chic type, un frère.

C'est pourtant l'imposteur Binet-Valmer (« Les Jours sans gloire », roman-feuilleton du *Journal*, 6 juin), en personne, ce gentilhomme franco-suisse qui, sauf (et encore) quelques semaines dans les tanks, a fait toute la campagne comme porte-fanion du général de Trentinian, et dans les camps d'instruction, et qui, en récompense de tels exploits, balade impunément la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Maintenant, un peu de franche rigolade.

Une nouvelle revue de littérature et d'art vient de paraître. Elle s'appelle *Juvenia* et s'honore du patronage de M. Henry Bordeaux, écrivain patriotard et religieux, de l'Académie Française.

Le premier numéro que je viens de lire est un véritable banc d'huitres perlières. La prose, les vers, la critique y témoignent des mêmes platitudes et bizarreries, du mauvais goût le plus angélique.

Tenez ! le début de la *Chanson des Neiges*, de M. Contagne :

« Je suis belle, aujourd'hui d'une beauté nouvelle ;  
« Poète prends tes skis et je me donne à toi.

Cet extrait de *Griserie printannière*, de M. Paquien :

« Au baiser du soleil en son étroit corset,  
« Le bourgeois vient d'éclorre et, d'un effort suprême,  
« Brise frivolement les nœuds de son lacet  
« En fredonnant : « Je t'aime ! »

et ce touchant tableau d'amour extrait de *Dans la Nuit*, de M. Léopold Perrot de Ligodière (ouf !):

« Sur le fleuve embrumé mirant des arbrisseaux,  
« Dans un esquif léger, une femme repose,  
« Et sans souci du temps, avec son amant cause. »

Voulez-vous maintenant de la critique :

« La poésie de M. Jules Supervielle, écrit M. Jusseau, très lumineuse et empreinte de modernisme, nous fait songer au climat fébrile du calme Equateur. »

Cet « Equateur au climat calme et fébrile » démontre que les idées de M. Jusseau ne sont certainement pas aussi lumineuses que la poésie de M. Supervielle.

Tout ou presque tout serait ainsi à citer.

Le plus fort est que le but de *Juvenia* est de « favoriser la révélation des jeunes talents inconnus ; conserver l'intégrale expression de la langue, (on peut voir par les extraits que j'en ai donnés, comme *Juvenia* atteint ce but), mais aussi de :

« Créer à tous ses membres d'utiles relations littéraires ; organiser des soirées littéraires et des conférences. (ce qui explique pourquoi *Juvenia* mériterait de figurer abondamment dans notre *Traite des Muses*.)

La librairie Bossard vient de publier le premier numéro des *Cahiers de l'Anti-France* (sic) rédigé par un nommé Jean Maxe.

Jean Maxe, dit l'avertissement, est, bien entendu, un pseudonyme qui cache une personnalité universitaire.

Ce petit exorde est déjà délicieux, n'est-il pas vrai, et ce « bien entendu », un vrai délice. Mais poursuivons.

C'est tout le « bolchevisme littéraire européen » que le « bien entendu » Jean Maxe se propose d'étudier dans ses cahiers et pour commencer il s'en prend à celui qu'il appelle « l'Idole », l'« Européen Romain Rolland ». *Scrupule et courage, telle est notre méthode*, écrit Jean Maxe et, pour illustrer ce programme, il choisit « bien entendu » un pseudonyme.

Ceci est tout à fait normal, mais ce qui l'est moins tout de même, c'est l'incroyable bêtise dont notre Jean Maxe fait preuve dans ce premier cahier.

Nous avertissons une fois pour toutes le lecteur que ces cahiers ne sauraient tous être abandonnés indifféremment aux mains d'enfants ou de personnes inexpérimentées, écrit pompeusement Jean Maxe.

Est-ce assez Joseph Prudhomme ! Et ne dirait-on pas qu'il est dans le dessein des oies de toujours défendre le Capitole !

Mais il y a mieux. C'est quand M. Jean Maxe (page 89) fait appel, pour confondre Romain Rolland, à la raison et au sens moral (tenez-vous bien) du policier Faralicq ! ! !

Le policier Faralicq a raison, dit-il : de R. Rolland est absente la commune justesse du sens moral.

Ceci nous met, je crois, sur la voie de la personnalité qui s'abrite (bien entendu) sous le pseudonyme de Jean Maxe, car de telles références vous ont, sans contredit, un petit tour pointu (si l'on peut dire) d'une ravissante naïveté.

CHIL.